

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de sociologie positive

RÉDACTION: 17, RUE PAUL-BERT

(Supplément au n° de Décembre)

## L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DU PEUPLE<sup>(1)</sup>

Messieurs,

En ouvrant la nouvelle série de nos conférences du soir, mon premier mot doit être pour apporter le témoignage de notre reconnaissance à notre ami G. Deherme, qui a pris l'initiative de cette œuvre. Il ne s'est pas dit qu'il manquerait d'argent, qu'il se heurterait aux préjugés des uns, aux craintes, aux défiances des autres, il n'a vu que le bien à faire, et il s'est mis bravement à la besogne.

Les grandes choses le plus souvent ont d'humbles commencements: nous inaugurons très modestement une grande chose. Un jour, en ouvrant la première université populaire, l'orateur officiel évoquera le souvenir de cette petite salle de la rue Paul Bert, où quelques hommes de bonne volonté se sont groupés dans un commun amour de la vérité, convaincus qu'il y a en elle quelque chose qui en accordant les intelligences prépare l'union des cœurs. Soyez assurés que nous serons traités d'utopistes, de rêveurs, qu'en dépit des expériences déjà faites à l'étranger on se moquera de notre enseignement supérieur du peuple. Ayons l'audace d'être ridicules. Les hautes ambitions sont permises, à la condition qu'elles ne fassent point oublier les pénibles et lents efforts par lesquels se réalise tout progrès réel et durable, les mille combats ignorés, les luttes quotidiennes de la volonté individuelle, par lesquelles s'assurent enfin les conquêtes de l'espèce. Ce que nous voulons, Messieurs, le voici: nous voulons que savants et ouvriers se rapprochent, apprennent à se connaître, et que ce commerce soit fécond pour les uns comme pour les autres; nous voulons que tous soient appelés à participer à la beauté, à la vérité, à la vie morale, à ces biens précieux qui font la dignité de la personne humaine; nous voulons par là travailler tout à la fois et à la paix sociale et à l'affranchissement du peuple.

### I

Un des inconvénients de notre société, avec son excessive division du travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le flot incessant coule entre deux rives de pierre, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes; nous n'avons ni le même travail ni les mêmes distractions; quand nous nous rencontrons, nous éprouvons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger volontiers, c'est l'ennemi. Il importe que nous apprenions à nous connaître; le jour où nous nous connaissons, nous serons, soyez-en sûrs, bien prêts

---

(1) Conférence d'ouverture faite par M. Gabriel Séailles, le 3 octobre dernier, à la *Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du Peuple*, 17, rue Paul Bert, et publiée par le *Bulletin de l'Union pour l'Action Morale* dans son n° du 1<sup>er</sup> novembre dernier.

de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous ; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertier sans une sorte de trahison. Loin de se séparer du peuple, ils étaient, à cette heure, sa conscience même ; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang ; ils le rappelaient à ses grandes traditions ; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties, sacrifier la justice ; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver piteusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même, elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle ne l'abandonnerait elle-même qu'en trahissant les grandes idées dont elle s'est déclarée gardienne et dépositaire.

Quelle raison, en vérité, pourrions-nous avoir de nous opposer au peuple, de nous séparer de lui ? Nous n'avons pas d'intérêts contraires : on ne s'enrichit qu'en faisant travailler les autres, nous travaillons nous-mêmes. Combien d'entre nous, d'ailleurs, n'ont qu'à remonter d'une ou deux générations pour se retrouver peuple par leurs ascendants, combien par leurs proches n'ont pas cessé de faire partie de la grande famille des humbles, combien sentent et reconnaissent que ce qu'ils sont, ils le doivent à ce qui survit en eux transformé de l'énergie et de la santé des rudes paysans de France. Permettez-moi de vous conter une anecdote que je prenais plaisir à faire redire à mon père. L'hiver de 1829 fut terrible ; le pain, quand il ne manquait pas, gelait dans la huche ; la terre battue de la chaumière glaçait les pieds nus ; la récolte n'avait pas été bonne ; six enfants demandaient à manger ; la ménagère soucieuse n'osait songer au lendemain. Le grand père, paysan de Gascogne, était un ancien soldat de l'Empire qui, pendant plus de sept années, avait guerroyé en Espagne, suivi les marches en avant, les fières et cruelles retraites de l'armée du Portugal. Chaque matin, au saut du lit, il commençait la journée par une grande danse autour de la table, danse qu'il rythmait de chansons patoises ; quand il s'arrêtait, il n'avait pas seulement réchauffé ses membres engourdis ; par la contagion de sa vaillante gaieté il avait réchauffé les cœurs et donné à tous du courage pour la bataille de la vie. Vous savez mieux que moi comment on sort de ces situations désespérées ; heure par heure, jour par jour, les mois passèrent, l'hiver s'écoula, peu ou prou les enfants mangèrent, et la vie continua. L'habitude de la réflexion m'interdit cette belle insouciance ; mais, quand je suis tenté de faiblir, j'évoque ce souvenir, pour y trouver, à défaut de l'allégresse qui chante, la résignation qui se tait.

S'ils consentent à se rapprocher, les hommes d'étude et les travailleurs ont chance de s'entendre, parce qu'ils ont une vertu commune : l'amour de la vérité. Préoccupés de leurs intérêts et de leurs privilèges, inquiets de voir toutes choses remises en question, les esprits divisés, les croyances exténuées par les contradictions qui les nient, certains hommes s'efforcent de nous persuader qu'il y a des croyances utiles, des croyances que l'intérêt social fait un devoir de profes-

ser alors même que l'esprit n'y saurait adhérer. La raison, suivant eux, n'est qu'un principe d'anarchie : elle divise les hommes et elle les oppose ; elle n'est que le déguisement de l'orgueil individuel, l'esprit de révolte qui prépare la dissolution sociale. La société ne peut durer que si ses membres se soumettent à des principes qu'ils s'interdisent de discuter. Puisque l'unanimité ne peut sortir du libre examen, il faut une autorité qui décide des croyances nécessaires, et rétablisse l'accord par un ensemble de dogmes imposés. Le salut social est dans le sacrifice de la raison, dans le retour au passé, dans la soumission à l'Eglise.

Messieurs, toutes ces croyances sont respectables, mais à une condition, c'est qu'elles soient, pour qui les professe, la vérité même ; c'est qu'elles ne servent pas à déguiser les inquiétudes de l'intérêt matériel, les préoccupations serviles de l'égoïsme. Le peuple peut avoir ses illusions, ses erreurs, ses préjugés ; ayant la sensation toute vive des maux, dont ceux qui n'en souffrent pas prétendent le consoler par de bonnes raisons, il peut être enclin à l'utopie ; toujours du moins il est sincère ; il suffit qu'on veuille le tromper pour qu'il se révolte ; il ne reconnaît pas d'intérêts contre la vérité, il la regarde comme un bien, et il l'aime. Mettons en commun notre foi dans la raison. La raison est une autorité qui en vaut bien une autre, elle se confond avec la liberté de celui qui s'y soumet. « La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car, en désobéissant à l'un, on est malheureux ; en désobéissant à l'autre, on est un sot. »

Fondée sur le respect de la vérité, sur le respect de la raison dans ce qu'elle a tout à la fois d'individuel et d'universel, notre œuvre n'a rien d'un patronage. Nous nous rencontrons ici comme des égaux, comme des amis ; l'un apporte son désir de connaître, sa curiosité du vrai, l'autre la conscience du devoir que lui crée envers ceux qui ignorent le privilège du savoir. Dans les patronages, on s'efforce d'inculquer à l'ouvrier des dogmes tout faits, de lui donner des habitudes qui le dispensent de réfléchir. Avec les meilleures intentions du monde, on cherche à développer en lui l'esprit de soumission. On ne voit pas ce que cache d'égoïsme naïf cet idéal : « de bons serviteurs pour de bons maîtres ».

Nous voulons tout autre chose. En raisonnant devant vous et avec vous, en vous initiant dans la mesure du possible aux méthodes sévères de la science, en vous proposant l'exemple des penseurs les plus lucides, nous voulons éveiller en vous l'esprit critique, vous donner l'habitude du libre examen, vous inspirer le rare courage de penser. Tout le monde aujourd'hui réclame la liberté de penser, on n'en a jamais tant parlé ; hélas ! combien peu songent à s'en servir. Quand je lis certains journaux, je suis stupéfié du mépris où tiennent le peuple ceux qui les rédigent : de basses injures, des calomnies imbéciles, des sophismes non déguisés, une logique d'épileptiques, voilà ce dont ils jugent digne le peuple qu'ils prétendent guider et défendre. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés ; nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste.

On nous accusera peut-être de négliger l'essentiel, l'éducation morale, n'en croyez rien : dans l'homme tout se tient et conspire ; il n'accomplit pas un progrès réel qui ne le modifie tout entier. Les vertus de l'intelligence sont des vertus de la volonté. Supposez que vous vouliez aborder de sang-froid, examiner sans parti pris un problème, que vous êtes tentés de trancher brusquement en ne consultant que votre intérêt immédiat ; vous voilà contraints, selon le précepte de Descartes, d'oublier vos préjugés, de résister à votre passion, de retenir l'affirmation précipitée ; puis de vous recueillir, d'examiner les raisons de vos adversaires, de les comprendre, de voir ce qui les justifie, de les conférer avec vos propres arguments ; de ne vous arrêter enfin qu'à la conviction sérieuse, réfléchie qui seule a droit au respect. Quel meilleur exercice pour la volonté, et quel

gain moral ! En élevant la vérité au-dessus de votre intérêt, de votre passion, vous avez appris la valeur de l'effort, le sens du sacrifice ; en comprenant les autres vous avez apaisé votre cœur, vous n'êtes plus tentés de répondre par la haine à ce que vous crovez de la mauvaise foi ; en assurant vos convictions vous les avez faites plus solides, plus durables ; elles ne sont plus des mots, des phrases sonores ; elles sont de vraies idées qui agiront sur la volonté, domineront la conduite, entreront dans la trame des faits.

## II

Ce commerce volontaire des intellectuels et des travailleurs n'est pas moins nécessaire aux uns qu'aux autres ; nous venons ici autant pour nous instruire que pour enseigner ; nous sommes une école mutuelle, où chacun tour à tour est élève et maître, s'il est vrai que chacun tour à tour donne et reçoive. L'ouvrier qui, après une journée de dur labeur, au lieu de s'abandonner aux tentations de la rue et de lâcher la bête, trouve le courage d'un nouvel effort pour s'élever à la dignité de la pensée, est un homme véritable, un homme libre, et, sans le savoir peut-être, il conquiert le premier des biens, celui que rien ne remplace, auquel rien ne supplée. Mais en venant ici, vous n'êtes pas seulement préoccupés de vous-mêmes, vous pensez plus encore peut-être à ceux qui ne viennent pas, à ceux qui veulent oublier et qui tuent en eux brutalement la pensée ; il vous importerait moins de valoir quelque chose si ce n'était pour être utile aux autres. Comme vous avez raison ! Nous ne voulons pas faire des gens dédaigneux qui s'isolent, qui se séparent, créer une variété de bourgeois, ajouter à nos divisions des divisions nouvelles qui empirent le mal dont nous souffrons. Nous voulons former une élite ouvrière qui serve d'intermédiaire et comme d'interprète entre les penseurs et cette grande masse humaine qui, seule, peut donner aux idées la réalité, la force et la vie ; une élite ouvrière qui, consciente de la solidarité sociale, travaille à l'émancipation de tous, qui peu nombreuse d'abord s'accroisse, encadre l'armée du travail, entraîne les compagnons qui, par faiblesse, par impuissance, par fatalité héréditaire se complaisent dans l'ignorance et ne sentent plus leur esclavage. Il faut que, sans air de supériorité, sans prétention de dominer, modestement, en se rendant utile, à l'atelier, dans les syndicats, dans les associations coopératives l'élite ouvrière agisse ; qu'elle soit de tous les groupements où se fait l'éducation du peuple ; qu'elle y combatte les petites rivalités, qu'elle y apporte, avec l'intelligence de l'idéal futur qui dépasse les fins prochaines, l'esprit de suite, la discipline volontaire qui n'humilie point, parce qu'elle est la soumission à une loi consentie ; il faut enfin qu'elle crée une opinion publique ouvrière. On s'inquiète des ravages effrayants de l'alcoolisme ; la maladie est grave, nous pouvons en mourir ; tant que la campagne sera menée uniquement par des bourgeois, ils rencontreront la défiance, l'incrédulité ; tout au plus les écouterait-on patiemment ; mais leurs paroles ne seront que des mots qui volent, non des idées, des sentiments qui entrent dans la conscience et modifient la conduite. Rien ne se fera sans votre intervention. Vous voulez changer les conditions du travail, transformer la société qui vous paraît mal faite, vous ne réussirez que si vous méritez de réussir ; la violence a des victoires d'un jour, la vertu seule et le courage font les conquêtes définitives. L'alcoolique est un faible, un impuissant ; ses enfants sont des dégénérés, des esclaves-nés ; vous avez besoin d'hommes sains et forts, qu'il soit une fois bien entendu que l'homme qui s'abaisse au rang de l'animal par l'ivresse répétée trahit la cause du peuple ; le sentiment de l'honneur, la conscience de la responsabilité de chacun envers tous, la réprobation des compagnons seront de plus grande efficacité que les discours et les lois.

Les savants, « les intellectuels » n'ont pas moins à recevoir du peuple qu'à lui donner. La vie « livresque » a ses dangers ; elle détache la pensée de l'action ; elle fait des hommes si curieux de ce qu'on a pensé, de ce qu'on a senti avant eux, qu'ils n'ont plus le temps de penser, de sentir par eux-mêmes ; des hommes qui, à force de peser délicatement les raisons contraires, oscillent de l'une à l'autre dans une perpétuelle indécision. Détachés de la vie, l'idée devient quelque chose d'abstrait, un signe algébrique, dont on dispose à son gré, qu'on plie impunément aux jeux d'une logique subtile et paradoxale, sans que l'erreux trouve son châtiement dans ses conséquences immédiates. Il est bon que ceux qui par profession abusent de la pensée pure, hypertrophient en eux l'intelligence abstraite, se trouvent en contact avec des hommes à qui la vie ne se laisse point oublier et que leur métier ramène sans cesse à l'action positive et concrète. Si les idées étaient soumises à la loi de la pesanteur et si elles s'écroutaient sur la tête des architectes maladroits qui violent les lois de leur équilibre, il y aurait moins de sophismes impudents et d'erreurs à demi volontaires. Si notre littérature est si médiocre, si misérable, c'est qu'elle est détachée de la conscience populaire. Nos écrivains s'enferment dans des cénacles, dans de petites coteries, ils veulent être rares, distingués, « différents » ; ils parlent de leur « moi » avec des coquetteries de filles ; il en est qui, comme les mendians aux jours de fête, pour attirer l'attention, exhibent leur laideur et leurs difformités ; les plus habiles amusent ceux qui payent du récit de leurs propres scandales, et leur servent l'ordure dont ils se plaisent à se repaître. Le peuple a les faits-divers, le dernier crime, des feuilletons imbéciles. Il faut que vous nous aidiez à sortir de là. Notre art blasé regarde la vie, comme les vieillards la chaste Suzanne ; il la salit, il la souille, après quoi il la calomnie et la déshonore. L'art ne se renouvellera que le jour où, laissant là les subtilités, les fausses délicatesses, les raffinements d'une sensualité morbide, il sortira des salons et des lupanars pour rentrer dans la Cité des hommes. Ne parlant plus pour quelques privilégiés, mais pour tous, sa voix se fortifiera, s'étendra ; il retrouvera dans les cœurs, fraîche comme au premier jour, la floraison des sentiments éternels, les vraies douleurs, les larmes qui valent d'être pleurées, la joie, l'invincible espérance, et, revenant à sa mission, loin d'humilier l'homme et la vie, il exaltera le courage, par l'allégresse des pensers héroïques. Le peuple ne comprend que les œuvres les plus belles, les œuvres universelles, vraiment humaines, qui éveillent un écho dans toutes les âmes ; il nous rendra la simplicité dans la grandeur.

Dans une démocratie, il est nécessaire que les hommes qui travaillent et les hommes qui pensent aillent ainsi les uns vers les autres, il importe qu'ils se connaissent, qu'ils s'expliquent, qu'ils s'entendent, qu'ils prennent de plus en plus conscience de la solidarité qui les fait ouvriers d'une œuvre qui ne peut s'accomplir que par leur concours.

Le peuple est le nombre, il décide par ses suffrages des destinées de la patrie, il est la force ; sans l'intelligence, la force s'applique au hasard, elle est plus propre à détruire qu'à créer : donnons l'intelligence à la force et la force à l'intelligence ; ne laissons pas, en nous isolant, ces deux éléments nécessaires de toute action se disjoindre ou s'opposer. Nous ne pouvons rien que si ceux qui savent s'unissent à ceux qui décident, et cette union doit être intelligente, volontaire, consentie.

On compare volontiers la société à un organisme, la comparaison est ingénieuse, elle est instructive ; mais il ne faut pas être dupe des analogies, en négligeant les différences qu'elles ne doivent pas faire oublier. A prendre cette métaphore à la lettre, comme l'ont fait quelques sociologues, sous prétexte que le bras accomplit sans les connaître, par un mécanisme préétabli, les ordres du cerveau, il faudrait constituer une aristocratie de l'intelligence, faire du peuple je ne sais quel mécanisme qui réaliserait spontanément les sublimes conceptions

de l'élite. Dans nos sociétés modernes, il n'y a pas de bras qui ne soient que des bras ; l'intelligence de l'élite ne descend pas d'elle-même dans le corps social pour en diriger les mouvements à son gré ; le peuple, c'est mille et mille bras dont chacun est relié à un cerveau qui pense ; c'est par la persuasion et sur la pensée qu'il faut d'abord agir, pour que l'idée, multipliée dans les esprits individuels, forte de leur adhésion, vivant de leur vie, se réalise enfin par la conspiration des volontés : et voilà pourquoi l'élite et la foule ne peuvent s'unir dans une action commune qu'à la condition de former une société fraternelle qui, loin de fixer les inégalités primitives, les atténue, les efface, établisse entre tous ses membres, des plus élevés aux plus humbles, une sorte de continuité qui ne permette plus les distinctions vaines, les catégories tranchées, où se complaisent la sottise et l'orgueil.

### III

Qui nous verrait réunis dans cette petite salle et s'informant de nos ressources saurait qu'elles se réduisent à notre mutuelle bonne volonté, serait tenté de trouver bien pompeux le titre d'enseignement supérieur du peuple dont nous décorons ces causeries et ces conférences. Ce titre, nous ne l'avons pas pris au hasard, par une vanité naïve ; il ne répond pas à ce que nous pouvons, il répond à ce que nous voulons ; il exprime l'idée que nous semons et qui lèvera.

Notre ambition est grande ; nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que le peuple soit admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre de l'humanité ; nous voulons que, comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences. Les richesses, dont s'occupent les économistes, dont ils étudient les lois de production, de distribution, ne se consomment qu'en se détruisant ; elles opposent les hommes, elles les mettent aux prises, parce qu'elles sont limitées, parce qu'on ne les possède qu'en en excluant les autres, parce qu'elles ne se proportionnent pas d'elles-mêmes aux besoins qu'elles sont destinées à satisfaire. Les biens spirituels, loin de se diminuer, s'accroissent en se partageant ; ou ne les possède que pour les répandre. Le savant ne cache pas la vérité qu'il vient de découvrir, il la proclame, il sait que, vivant en d'autres esprits, elle sera féconde en vérités nouvelles : la plus chère récompense de l'artiste est de penser que son œuvre se recréera dans des milliers d'âmes, qui pour un instant devenues son âme même l'immortaliseront. La vraie richesse fait la vraie libéralité : il n'y a pas plus ici d'orgueil à donner que d'humiliation à recevoir ; on ne fait pas l'aumône des biens impersonnels, qui les reçoit en un sens se les donne : vous ne comprenez que la vérité qui, par un travail original, est devenue votre pensée ; l'œuvre d'art n'est qu'une chose muette, une image morte, tant qu'elle ne se refait pas en vous-mêmes, tant que vous ne l'animez pas de votre âme. L'intelligence des mêmes vérités, l'admiration des mêmes beautés, de tous nos esprits font comme un seul et même esprit, société fraternelle, où s'unissent les vivants et les morts, et par laquelle prend un sens le mot d'humanité.

Messieurs, je songe souvent avec tristesse à tout ce qui se perd de ces biens précieux, qui ne se refusent à personne, dont on jouit sans les détruire, qui, loin d'opposer les hommes, en leur donnant des idées et des sentiments communs, font comme se pénétrer les consciences.

Que de joies possibles qui ne seront jamais des joies réelles ! que de couchers de soleil contemplés par des yeux indifférents qui ne les voient pas ! Toutes les galeries réunies des banquiers de toutes les religions ne sont rien auprès de notre musée du Louvre ; les livres des savants, des philosophes, des poètes renferment des trésors, des millions d'idées, d'émotions, qu'il suffirait d'en faire jaillir au



ne se fera sans nous, rien ne se fera que ce que nous ferons nous-mêmes. L'idée qu'un changement tout extérieur, qu'une combinaison savante de lois et de règlements suffiraient à produire le bonheur et la vertu, a quelque chose de séduisant pour notre paresse ; le malheur est que lois et règlements sont des abstractions, et que, dans la réalité, il faut bien en venir aux hommes, à ceux qui les font appliquer et à ceux qui les doivent observer. Quand on parle du milieu social, on ne songe jamais qu'à ce qu'il a d'extérieur, à la terre et à ses richesses, aux instruments de travail, aux machines de l'industrie, on oublie que ce milieu est fait aussi des hommes associés dans une vie collective et que la somme ne se compose jamais que des unités additionnées. Pour une société libre, il faut des hommes libres : le suffrage universel nous a donné d'abord vingt ans de servitude avec la conclusion que vous savez. On ne reçoit pas la liberté du dehors : le pire esclavage est celui dont nous sommes nous-mêmes les auteurs et les complices, celui de nos vices et de nos passions, d'autant plus profond, d'autant plus incurable que nous en perdons bientôt jusqu'à la conscience.

Des gens intéressés à nous le faire croire affirment que notre grande révolution française n'a été qu'erreur et qu'illusion ; ils disent que nous avons dupé le monde et nous-mêmes, que nous sommes désormais livrés à l'anarchie, dépourvus de tout idéal national ; ils nous adjurent de retourner en arrière, de rentrer docilement sous l'autorité de l'Eglise, qui nous guérira des maux de la liberté ; quelques-uns nous somment de confirmer l'acte de contrition par un massacre des juifs qui scelle la nouvelle alliance dans le sang ; ni la France, Messieurs, ni le peuple de Paris ne consentiront à ce reniement qui les déshonorerait aux yeux du monde. Nous ne pouvons pas supprimer notre histoire, nous avons pris envers nous-mêmes et envers tous des engagements qu'il nous faut tenir, sous peine de déchéance. L'heure du choix est passée, apportons à l'action nécessaire la sagesse, la patience, le courage. Nous avons un idéal, et qui vaut d'être réalisé : nous voulons une civilisation réelle, qui ne laisse plus en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer. Nous posons résolument les conséquences de la démocratie : démocratie, c'est souveraineté du peuple ; le souverain autrefois s'appelait le roi, il justifiait les lois en disant : car tel est notre bon plaisir ; dans la souveraineté collective il faut que la volonté individuelle s'identifie avec la loi générale, et il faut pour cela que nous substituions au bon plaisir qui divise la raison qui unit, que nous disions : car telles sont la justice et la vérité auxquelles nous nous soumettons librement.

GABRIEL SÉAILLES.

Les causeries de la *Coopération des Idées pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation éthique-sociale du Peuple* ont lieu tous les soirs, 17, rue Paul-Bert, de 8 à 10 heures. — Le droit d'inscription est de 0,50 c. par mois. Les principales revues sociales, philosophiques et littéraires sont à la disposition des adhérents. Les Livres de la Bibliothèque peuvent être emportés à domicile. Les Dames sont admises.